

—...Et mistress Gray, corrigea George.

—Ne soyez pas inquiet, miss, dit la bonne vieille, il y a beaucoup de charbon, et des vivres pour trois jours.

Mais Lucy ne l'écoutait plus. Elle ne pouvait envisager autre chose que cette perspective : être enfermée, cloîtrée, murée avec George Willon, l'homme aux pickles, le prétendant éconduit ! Il lui semblait qu'elle le haïssait... Et pourtant, il lui avait sauvé la vie...

Pendant que Lucy se livrait ainsi à des pensées désagréables, George, le déjeuner fini, avait rempli d'eau la marmite et l'avait mise sur le feu.

—Dans un voyage en Australie, expliqua-t-il, j'ai appris à faire bon nombre de choses. Mais il y a pourtant une lacune dans mon instruction. Je ne sais pas laver la vaisselle. Voulez-vous vous charger de ce soin, miss Norton ?

—Certainement non, dit Lucy furieuse.

—C'est donc moi qui m'en occuperai, répliqua George. Pendant ce temps miss Norton montera faire sa chambre.

—Oh ! miss, que je suis confuse, s'écria mistress Gray, ce n'est vraiment pas l'ouvrage d'une jeune lady comme vous !

—Erreur, mistress Gray, profonde erreur ! Toutes les jeunes filles doivent être capables de se rendre utiles, dit Willon imperturbable.

Miss Norton monta l'escalier, dans un état de complète exaspération.

Elle se voyait à chaque minute rappelée à l'ordre et prise en flagrant délit d'égoïsme et d'inutilité par l'homme qu'elle haïssait le plus. Elle allait avoir maintenant à faire œuvre de ses dix doigts.

Parvenue à sa chambre, ce fut d'un air découragé qu'elle contempla son lit qu'il lui fallait refaire.

—Je ne pourrai jamais ! gémit-elle pathétiquement.

Comme en rêve, la mémoire lui revint d'avoir entendu dire que le matelas devait être retourné.

Lucy fondit sur l'ennemi et livra bataille : le matelas s'éleva d'abord menaçant au-dessus de sa tête, il lui échappa des mains, retomba, plié en deux et refusa net de bouger. Lucy revint à la charge ; cette fois l'ennemi s'abattit lourdement sur ses épaules ; enfin, à la troisième reprise, il se reconnut vaincu et permit à Lucy d'amonceler pêle-mêle couvertures, traversins, édredon, draps et oreillers. Mais la lutte avait surexcité l'énergie combattive de la jeune fille et elle s'empressa d'aller l'exercer contre M. Willon.

Elle le trouva en contemplation devant un superbe feu qu'il venait d'allumer.

—Puis-je vous parler, demanda-t-elle brièvement ?

—Avec plaisir, miss Norton ; je suis à vos ordres, qu'avez-vous à me dire ?

—Que votre conduite est indigne, jeta miss Norton en phrases saccadées..., que vous abusez odieusement de la situation... et que tout cela doit finir.

Des sanglots s'étranglaient dans sa gorge. M. Willon comprit que le moment était venu d'une crise salutaire. Il ne fallait plus que dénouer cette crise, et pour cela laisser toute ruse de côté et parler franchement.

—Tout ceci doit finir, miss Norton, vous avez raison. Le moment est venu de nous expliquer. Vous avez estimé que mon amour était une insulte. Un amour loyal ne l'est jamais, la femme fut-elle princesse ou reine, et l'homme simple laboureur. Vous m'avez traité comme vous traitez la poussière des routes, vous m'avez brisé le cœur et vous l'avez foulé aux pieds. Tout cela parce que j'emploie mes facultés, mes forces, parce que je travaille. Quel crime ! Eh bien ! miss Norton, croyez-moi, travail et douceur sont plus nobles qu'orgueil et oisiveté ! Vous avez refusé d'accepter mon nom. Vous ne pouvez m'empêcher de vous garder un profond amour ; rassurez-vous, je ne vous en parlerai plus jamais ! Seulement, de grâce, pour vous-même, ne continuez pas cette guerre ; ne conservez point cette rancune sans motif, elle ôterait à votre charme ce qu'il a de plus féminin et de plus séduisant !

La voix de George, d'abord presque brutale, avait pris en terminant un accent indicible de tendresse. Une étrange chose se produisit alors : Lucy, qui

avait écouté en silence, les yeux grands ouverts, éclata en sanglots.

—Allez-vous-en ! Sortez ! Je vous hais, George, je vous hais !

Et elle courut s'enfermer dans sa chambre.

Faut-il croire au miracle ? La franchise véhémence de George Willon en avait-elle accompli un ? Et le monde des fausses idées forgées par l'orgueil de miss Norton s'était-il écroulé ? Toujours est-il qu'elle se montra tout autre pendant les heures qui suivirent. Elle prit plaisir à écouter George conter des histoires. Quand à l'horloge sonna quatre heures, ce fut elle qui se leva et prépara le thé, suivie par le regard attendri de George.

—Est-elle courageuse ! pensa-t-il, en la voyant soulever la lourde bouillotte d'eau chaude. Il faut lui venir en aide.

Il voulut prendre la bouillotte des mains de Lucy ; celle-ci fit un brusque mouvement, lâcha prise trop tôt, et l'eau bouillante vint échauder la main gauche de George. Il ne put retenir une exclamation de douleur, il chancela et tomba sur une chaise.

—George, cria Lucy terrifiée, parlez-moi, George !

Il voulut lui parler, mais la souffrance était encore trop vive : il lui sourit doucement.

—Vite, s'écria mistress Gray, l'huile, le beurre et la pièce de mousseline qui sont dans le buffet. Vite ! déjà Lucy entourait de compresses la pauvre main brûlée, avec des soins maternels.

—Merci, dit Willon à voix basse, quand Lucy se releva. Il eût désiré voir son regard, mais la jeune fille détournait la tête, car de grosses larmes inondaient ses jours !

—Miss Norton, dit-il quelques minutes plus tard, vous voilà seule valide maintenant, comment allez-vous pouvoir vous en tirer ?

Elle ne répondit pas, mais doucement se mit à préparer le repas ; ce fut elle qui apporta à Willon sa pipe toute bourrée ; ce fut elle qui le servit, et ce furent ses fins doigts blancs qui se chargèrent de renouveler les compresses !

Miss Norton évitait les yeux de George Willon, et George Willon, loin d'en être blessé, sentait croître en son cœur un espoir que depuis longtemps il n'avait pas ressenti.

Le lendemain soir, délivrés par le dégel, Lucy et George s'asseyèrent à la table du château de Lysan. Quand ils eurent raconté à leurs hôtes tous les détails de leur aventure, George se tourna vers Lucy :

—Miss Norton, avez-vous demandé à Lord Corrie, pour quelle raison il a bien voulu m'inviter ?

—Non, dit-elle en rougissant beaucoup.

Un sourire entr'ouvrit des lèvres de Willon ; il étendit la main vers une coupe de cristal :

—Miss Norton, désirez-vous des pickles ?

—Oui, merci.

—Les aimez-vous ?

—Hum ! je n'en suis pas... très sûre !

Ce dont elle était très sûre lorsque, huit jours après, elle quitta le château de Lysan, c'est qu'elle éprouvait pour l'homme énergique et bon dont elle avait failli méconnaître les rares qualités, un amour mêlé de reconnaissance. Il aurait fait beau voir alors qu'un impertinent s'étonnât des fiançailles d'une jeune aristocrate avec un riche négociant ; Miss Norton eût répondu qu'aucune noblesse n'est supérieure à celle du travail, et qu'au surplus les pickles n'empêchent pas le bonheur.

ON S'EMBRASSE

La vie, comme dit ma cuisinière, est une tartine qui n'a de confiture que d'un côté. On la trouve mauvaise ou bonne, suivant que l'on tombe sur le pain sec ou sur la friandise.

Ainsi, les fêtes du Premier de l'An, que nous venons de traverser, ont beaucoup ennuyé les uns, tandis qu'elles ont été bénies par les autres. Les enfants sautent de joie en voyant arriver les sacs de bonbons, et ceux qui les ont adressés à leurs mamans trouvent

peut-être exagéré de dépenser un dollar de sucreries pour avoir accepté, dans l'année, un dîner.

De même, la coutume de s'embrasser à l'occasion de la nouvelle année paraît une privauté charmante à ceux-ci, une corvée pénible à ceux-là.

La cousine Hermangarde, qui ne se console point, dans son cœur affectueux, d'avoir coiffé sainte Catherine, ne se tient pas de joie à l'idée d'être bécotée. Et, d'autre part, on est obligé de menacer Bébé d'une fessée pour le décider à se laisser embrasser par sa grand'tante, sans crier que ça pique comme la barbe à papa !

Mais les jeunes personnes que doit révolter cette coutume familière, ce sont les demoiselles des téléphones allemands, si nous en croyons un procès qui vient d'être jugé.

Tout comme leurs collègues de France, ces demoiselles mettent à donner les communications plus de temps qu'il n'en faudrait à l'abonné pour aller en personne voir son correspondant et rentrer ensuite sans se presser, en marchant en route quelques achats pour le dîner.

Il y a des abonnés que cela exaspère ; il y en a d'autres qui essaient d'obtenir plus de rapidité des demoiselles du téléphone à l'aide d'aimables promesses.

Tel était le cas du fondé de pouvoirs d'une banque de Bochum, lequel avait pris l'habitude de dire aux employés, en leur demandant un autre abonné :

—Si vous me donnez la communication tout de suite, mademoiselle, je vous embrasserai !

Une des téléphonistes, s'estimant aussi gravement offensée que si elle eût été embrassée effectivement, porta plainte et le tribunal de Bochum condamna bel et bien le banquier à 50 marks d'amende par baiser téléphoné.

Comme il y avait eu sept de ces outrages, le coupable devra payer 350 marks.

C'est bien fait !... Seulement, pour être justes, les juges allemands auraient dû ajouter que la peine serait purgée dans les mêmes conditions que le délit avait été commis.

Puisque la plaignante est aussi vivement impressionnée par un baiser donné au bout d'un fil de plusieurs milles que si elle le recevait sur la joue, le condamné aurait dû être autorisé à lui payer l'amende par téléphone.

Désormais, à chaque communication, en priant l'employée de se presser, il lui dirait, non plus : *Je vous embrasse*, mais : *Je vous verse dix marks d'acompte*. — La demoiselle devrait considérer qu'elle a eu la satisfaction d'empocher l'argent, comme elle avait estimé qu'elle avait eu le désagrément d'être embrassée.

* *

S'il y a des gens que cela ennuie de recevoir un baiser, il ne faudrait pas croire que ça fasse plaisir à tout le monde de le donner.

C'est ce que vient de mettre en lumière une enquête récente des journaux américains.

Il y a quelque temps, un maire de New-York, ayant à prononcer un mariage, avait été pris d'un accès soudain de galanterie.

La mariée qui se présentait devant lui était-elle exceptionnellement jolie ? Ou le brave officier municipal sortait-il d'un déjeuner trop largement arrosé, qu'il lui avait mis en tête des idées folichonnes ?

Toujours est-il qu'après avoir prononcé le mariage, il s'approcha de la jeune femme et, à la barbe de son époux, lui appliqua sur la joue une bouche en envenant de poule en disant :

—Voici le sceau de l'administration !

L'anecdote fut racontée ; les commentaires allèrent leur train : si bien qu'un journal eut l'idée de demander aux autres maires des Etats-Unis leur opinion sur l'addition faite par leur collègue au cérémonial ordinaire du mariage.

Les réponses furent loin de s'accorder.

Les uns, parmi ces officiers de l'état civil, trouvaient que c'était une coutume charmante et déclarèrent avec enthousiasme qu'ils l'adopteraient volontiers. C'étaient sans doute de jeunes maires, et dont les administrés étaient en général d'avenantes personnes.